

L'adrénaline des désirs

Jean-Louis Millette

Number 180, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Millette, J.-L. (1995). Review of [L'adrénaline des désirs]. *Séquences*, (180), 26–26.

pris, mais nous autres, notre émotion, elle est où là-dedans?».

Et ils en mettent trop: la musique, les mouvements de caméra, les larmes en gros plan...

En plus, oui. Alors, je crois qu'il est très important d'exercer un contrôle là-dessus. L'émotion qu'ont les acteurs est bien différente de l'émotion du spectateur. C'est une chose sur laquelle on se méprend. On a appris à se dire: «Regarde comme c'est émouvant!», mais ce n'est pas parce que tu vois des gens pleurer que c'est émouvant. **Ce qui est le même phénomène avec le rire. On dit: «Regarde comme c'est drôle!», par consensus social.**

C'est ça. Ce qui fait pleurer les personnages, si ça ne te fait pas pleurer, ou si tu ne t'identifies pas à leur peine, à leur drame ou à leur joie, qu'est-ce que tu fais? D'ailleurs, avec le cinéma de Wim Wenders, c'est ce qui est fantastique.

C'est un cinéma d'une froideur incroyable, sauf que je suis ému sans arrêt par les lieux, les situations, l'économie de la parole. Dans *Paris, Texas*, quand Nastassja Kinski pleure, je pleure avec elle, car le gars [Harry Dean Stanton, NDLR] qui raconte l'histoire à ce moment-là n'est même pas ému! C'est moi qui suis ému. **Il y a un peu de cette scène dans *Le Confessionnel* quand Lamontagne, le chauffeur de taxi, raconte à Alfred Hitchcock son idée pour un suspense, qui est en fait son histoire, le drame de sa vie.**

Exactement.

Bien que, en principe, le spectateur doit avoir deviné l'issue de l'histoire bien avant, ce qui correspond à votre démarche de forcer le spectateur à reconstruire intellectuellement le récit. Car toute l'énigme entourant le vrai père de Marc se résoud quelques séquences auparavant.

Ah oui?

En fait, on devine le nom du père dès qu'on voit l'enfant de Marc, qui est lui aussi diabétique.

Vous l'avez peut-être compris, mais bien des gens ne le saisissent pas encore, même après la scène du taxi. D'ailleurs, même à la fin, certains ne comprennent pas. Un des acteurs du film est même venu me voir en parlant du jeune prêtre comme étant le père. Quelqu'un d'autre pensait que Pierre et l'enfant de Marc sautaient en bas du pont de Québec à la fin, alors qu'ils ne font que marcher en équilibre sur la rampe.

C'est bien là que réside la richesse du film: cette ouverture à l'interprétation, ces fausses pistes à la Hitchcock.

Pourtant, dans le marché cinématographique actuel, les gens veulent s'assurer que le public a tout compris. Ces gens oublient que le cinéma le

VOIX OFF

L'adrénaline des désirs

Oui! Il y a peut-être un préambule à toute cette histoire de **Confessionnel**. Une histoire excitante, fascinante, unique. Tout d'abord parce qu'il y a une espèce de cheminement qu'on essaie de contrôler, une marche à suivre tout en demeurant lucide. Après mûre réflexion, je me disais qu'en guise de réponse à mes doutes, peut-être bien que la solution se trouvait dans la polyvalence.

Le saut dans le vide. Presqu'aveuglément, sans détours, sans compromis. Oui, il y a derrière tout cela un bagage d'expériences: la radio, la télévision, le théâtre. Oui, ce cher théâtre. Mais surtout, et avant tout, il y a Lepage. Nos correspondances me permettent alors de dépasser les craintes et les angoisses que je ressens face à ce projet.

Je fonce. On tourne. Lorsqu'un gars comme Lepage t'appelle pour te demander de travailler avec lui, c'est un cadeau tombé du ciel, une occasion unique. Bien sûr, il s'agit d'un «premier» film à petit budget, et ambitieux par-dessus le marché (Cannes!). Mais Lepage, c'est aussi l'art de la préparation, le **work in progress** perpétuel qui finit par devenir ou se transformer, comme par enchantement, en une œuvre réfléchie, accomplie. Dans le cas du **Confessionnel**, pris par la pression du temps (car contrairement au théâtre, il faut faire vite), il ne recule devant rien et livre la marchandise avec des hautes distinctions. Au cinéma, il me semble qu'il prolonge en quelque sorte cette espèce de nouvelle «série» de metteurs en scène en voie de changer l'horizon de la cinématographie québécoise.

Et c'est en le voyant travailler que je suis de plus en plus persuadé du bien fondé de ma décision, et en même temps, je réalise que l'acteur est un individu privilégié. Parce qu'il vit dans un monde de poésie, non pas uniquement celle des mots, mais d'une sorte d'état de disponibilité totale et d'émerveillement absolu, comme s'il s'agissait des premiers émois d'un enfant. Avec Lepage, l'artiste est d'autant plus favorisé qu'il a la possibilité de voir un metteur en scène aborder un nouveau médium avec tact et sensibilité, tout en conservant son instinct, son intelligence, et bien sûr, son talent, magnétique, complice, complet.

Les incidents? On n'avait pas le temps d'y penser. Ça va trop vite. Il y a des pulsions supplémentaires qui nous poussent à aller plus loin de l'avant. C'est un défi, un **challenge** qu'on est prêt à affronter. Il faut avoir ce que je me permets d'appeler «l'adrénaline des désirs», c'est-à-dire des

envies, des ambitions inoffensives, des appétits créateurs, des espoirs d'avoir l'opportunité et le privilège de travailler dans le noyau de comédiens autour de Lepage. Un exemple, revoir et composer avec Bluteau.

Quant au rôle, ce n'est qu'après une troisième version qu'il s'impose à mon image. Je suis embarqué plus spontanément. J'y crois! La marge de manœuvre est assez souple pour que je puisse me précipiter.

Jean-Louis Millette



Jean-Louis Millette dans *Le Confessionnel*